



présente :

de **Henri Heinemann** (collection : « Littératures »)

extraits de son ouvrage, *L'éternité pliée (I)*

(sorti en février 2008)

## *Avant-lire*

### I

*L'évolution de l'animal-homme a été une longue marche vers l'abstraction. Par le visible, dire l'invisible, réel ou supposé. Au moyen de la peinture rupestre, dire sa faim et la chasse rêvée ; par la magie du cercle de pierres, dire le féérique et le divin ; grâce au roc érigé phalliquement, dire le pouvoir et la puissance du mâle et, même si on ne la comprend pas encore, la geste sexuelle. Le symbole fut la première écriture de l'humain.*

*Ensuite s'est élaboré, en quelques milliers d'années, l'univers des chiffres et des lettres. Le caillou portant un signe pour la cohorte des suiveurs, le pictogramme simplifiant l'objet ou l'idée, le phonogramme puis la lettre enfin, gloire de la Phénicie : dès lors, le signe n'est plus qu'un outil universel. L'homme écrit sur la pierre la victoire de Naram-Sin, sur le papyrus, il raconte et illustre la Pesée de l'âme. L'homme diversifie et grammatisé son langage écrit, cernant mieux l'espace et le temps. Il s'est découvert un champ infini. Il est Platon, il est Archimède, il est César. L'homme écrit. L'homme s'écrit.*

*Bref. L'écriture est. Voilà la réalité présente à laquelle nous nous tiendrons. Mouvement irréversible. Cela ne s'explique pas. Cela se vit. Dans l'écriture, l'homme découvre une polyphonie : tel raconte une histoire, tel prie, tel rêve. Tel creuse en lui, tire des leçons, des contradictions, et, nous le redirons, parce qu'il n'est pas seul sur terre, il lui faut proclamer sa découverte ou son inquiétude. Il n'est jusqu'au bambin gribouillant au moyen de son crayon-feutre, la fillette ingénue conversant sur le papier avec l'amie inconnue, virtuelle ou réelle, virtuelle à nos yeux, réelle aux siens, que ne tente l'écriture, gribouillage ou confidences.*

*Pourquoi écrit-on, pour informer, ou pour se libérer ? Se libérer. Voir. L'homme d'avant était mieux maître de sa mémoire. Des histoires millénaires passaient, en pleine oralité, d'une génération à l'autre. Vint l'écriture, et la mémoire d'éternité se tut. De nos jours, le nez collé à la télévision, au fin fond des campagnes, le paysan a oublié*

*les chansons que chantaient ceux des générations séculaires. Écoutons Platon, répétant dans Phèdre une méditation de Socrate.*

*« Ingénieux Theuth, toi, père de l'écriture, tu lui attribues bénévolement une efficacité contraire à celle dont tu es capable, car elle produira l'oubli dans les âmes en leur faisant négliger la mémoire : confiants dans l'écriture, c'est du dehors, par des caractères étranges, et non plus du dedans, du fond d'eux-mêmes qu'ils cherchent à susciter leurs souvenirs. »*

*Le contestataire aveugle ; convainc-t-il ? Toute aventure libératoire est en même temps traumatisante. L'écriture a tué une certaine oralité. L'imprimerie a détruit la science belle des copistes. L'ordinateur va tuer le livre. Mais, revenons à notre sujet.*

## II

*Le Journal, qu'est-ce au juste ? Miroir des jours où se révèlent l'ici et l'ailleurs, le lu, l'observé, le pensé ; lieu de réflexion – au sens le plus large du terme, ce qui relance le mot miroir – qu'ont pu générer des bonheurs, des peines, des doutes quelquefois jusqu'alors secrets, vrillage en soi au plus profond, au plus complexe « parlement » intérieur, si l'on accorde à l'expression parlement son sens médiéval perdu, terrain de labours et de semailles, creuset de textes en gestation ? Un peu de tout cela, probablement.*

*Pourquoi s'y met-on un jour plutôt qu'un autre ? Probable que ledit jour plutôt qu'un autre quelque chose déborde à n'en point douter, pour parler vulgairement. Or, les individus sont plus ou moins sensibles à ce trop-plein. Beaucoup le cachent, ou le taisent, ou l'oublient. C'est le cas le plus fréquent. La nature humaine étant variée, il est une espèce de gens qui ne peuvent, qui ne savent retenir le trop-plein. Le Journal est leur exutoire.*

## III

*Que s'est-il passé en 1973 pour que commence ce qui, au fil de près de quarante ans, est devenu Mon Journal, ce que j'appelle, grâce à une formule de Jean Cocteau, L'Éternité pliée ?*

*Un état de fait couvait : des deux côtés qui m'avaient éduqué, on s'était tu sur la sexualité, parce que, des deux côtés, avait été vécue une aventure réductrice. Ma mère, en mettant au monde un bâtard, décida de le tenir, aussi longtemps que possible, en dehors de la connaissance ; celui dont je porte le patronyme (et que j'ai aimé), enfant du divorce (encore qu'il n'y eût pas divorce : dans la société protestante, on ne divorçait pas, on se séparait) s'en tint lui-même au silence, d'autant que son passé était une nébuleuse. Ils avaient fait de moi un honnête homme plus qu'un homme. Lorsque je me réveillai, époux, père de fa-*

*mille, j'étais aux yeux des autres un adulte ; en mon for intérieur, tel le célèbre Tambour, j'avais oublié de grandir. Voilà pour l'état de fait. Trois événements vont estampiller les années soixante-dix. En 1970, même, je publie mon premier livre, dont Aragon (en une charmante lettre) m'accorde le titre : Le Temps d'apprendre à vivre ; je suis en passe de devenir écrivain. En 1971 meurt mon frère, ultime élément du quatuor d'enfance. En 1973, je pénètre dans le milieu des écrivains socialistes, dont Bernard Pingaud et Suzanne Prou m'influenceront. Jusqu'en 1973, j'avais vécu en activiste, en lecteur glouton et passionné, en grand voyageur. Pas en adulte. C'est alors qu'un drame fut déclencheur de ma révolution : la mort de S. Tous ces éléments ont contribué à ce que je fouille en moi-même. Le Journal en fut le reflet.*

*Il se peut que la lecture émouvante du Journal de Gide, celle, audacieuse, des Confessions de Rousseau, et une prédisposition à avaler les œuvres littéraires mémorielles aient soufflé sur l'erre de ma barque.*

*J'eusse aimé, depuis longtemps, séduire des éditeurs « bien parisiens » mais je ne criais pas assez fort. Un roman a failli en séduire un : je rêvais.*

*Quoi qu'il en soit, ce Journal m'a aidé à marcher ; il ne m'a jamais quitté ; il a été un autre moi-même. Pourquoi cela cesserait-il ?*

#### IV

*À l'instant de conclure, il me semble n'avoir pas répondu à une question essentielle : pourquoi publier son Journal ? Pourquoi étaler son intimité ?*

*D'une part, tout écrit littéraire ne comporte-t-il pas l'étal de sa propre intimité ? Derrière Emma Bovary, il y a, de son aveu même, Flaubert ; derrière Cosette, qui ne voit Léopoldine, derrière le Petit Chose, Alphonse Daudet, derrière Wilhem Meister, Goethe, derrière l'immoraliste, Gide, derrière le Narrateur, Proust. De quelque fiction que se colore un texte littéraire, le rébus cache, la plupart du temps, l'auteur. Même dans une nouvelle, même dans un poème.*

*D'autre part, pour ne pas m'en tirer par une pirouette, que ne me transformé-je en lecteur du Journal d'autrui ? Le coucher de soleil évoqué par tel diariste, les angoisses de tel autre, les pensées inavouables d'un troisième, me touchent, parfois me bouleversent, parce qu'elles m'amènent inmanquablement à me retourner vers moi-même, à m'interroger. Je l'ai dit plus haut : je ne suis pas seul sur terre, je suis partenaire de toute l'humaine condition : ce qui lui arrive m'arrive à moi. Je veux croire que mon lecteur – si lecteur il y a ! – se trouvera dans une identique situation. Mon lecteur, hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère.*

1<sup>er</sup> janvier

A bîmé dans mon rhume grippal, j'ai sauté à pieds joints l'année nouvelle sans trop m'en apercevoir. Avec cependant moins de pessimisme que l'an passé, probablement parce que je me suis habitué progressivement à cet état de post-quarantaine que je quitterai dans quatorze mois par la force des choses. Un cycle de quatre ans s'achève, qui débuta lorsque D. me parut sortie de l'enfance, et que j'attachai beaucoup de moi à elle. Il se créait entre l'adolescence et moi un type de lien nouveau, au détour d'une amitié nourrie de confidences et colorée au féminin... Et maintenant, je me suis fait à l'idée que, tôt ou tard, tout divorce se rompt, et que n'existe que l'environnement immédiat du fleuve qui descend avec nous ; un temps, il nous semble nous accoutumer, dans une courbe d'eaux plus lentes, à des éléments de paysage, puis le courant reprend de sa vitesse, et nous arrache à l'illusion de l'indestructibilité des attaches. Ce n'est pas l'attache avec tel être qui s'éternise, mais avec son image figée dans le souvenir, ou ressuscitée par l'écriture.

Ce qui me retient dans mes relations avec F., alors qu'elle s'accorde si merveilleusement avec tout ce que je ressens et qui me grouille de l'intérieur : sa révolte devant la trahison du miracle de Noël, son hypersensibilité au climat d'amitié-amour, le naturel avec lequel elle dit et comprend tout, même ce qu'il est redoutable de dire sans fard. Et je ne voudrais pas non plus, abusant de cette communion, lui préparer et me préparer des blessures futures. Pourtant, qu'elle se montre fine quand, à propos de la frontière entre l'amitié et l'amour, elle écrit astucieusement : « Que pourrais-je passer en frôle (en fraude) ». Tant pis, même la confusion subconsciente avec « rôde » signifie quelque chose...

En arrivant ici, l'autre jour, j'ai appris la publication du *Train blanc* par *Le Courrier Picard*. Cela m'a fait plaisir, parce que je n'y comptais guère. À côté de mon conte, une chanson inédite de Brassens : ce compagnonnage m'honore. L'amusant est que le C. P. me baptise « écrivain du terroir ». Hormis cette nouvelle, peu de courrier digne d'étonnement. Si : j'avais oublié que la sœur de Willy D. s'appelât familièrement Poupette... Il y a trente ans.

Dimanche, ici, vision d'un arbre de Noël populaire : nous attendions cinquante personnes, deux cents se sont pointées. Jouets, brioches, chocolat : cela vaut tous les spectacles du monde, au moins en ce pays perdu. Visite à la ferme des B. La mère dit : « Je suis fille-mère de quinze enfants ». Diable, quel esprit de suite ! Le beau-père d'occasion de mademoiselle B. est aussi père de quelques-uns des rejetons. Ma foi, il fallait se tenir chauds les soirs d'hiver. La mesure – telle que je la vis de nuit – m'a paru une maisonnette le lendemain. Pas d'électricité, mais un poste de télévision, pour quand ? La fillette, Claudine, gracieusement vêtue, ne manque pas d'aisance pour discuter. La misère d'ensemble est moins alimentaire que culturelle. Les B. sont des gitans de terre ferme, en marge des lois, madrés et ignorants, des chats de gouttière qui miaulent tout en vous fuyant.

*L'Amant de poche* de Voldemar Lestienne, démarre en trombe, précipitant un quasi puceau de quinze ans et demi à la remorque d'une péripatéticienne – ce qu'il ignore – de luxe. L'ourson, pataud et maladroit se fait lécher par sa maternelle et éducative amante. L'équipée ronfle au quart de tour, dans l'ouate des divans d'hôtel, le duvet des lits, les résidences princières, les bulles de champagne de chez Maxim's et les pitreries onéreuses d'Onassis-le-

merveilleux. Pour l'amant de poche, Hélène et la belle Hélène, c'est tout comme ; il finit par avoir, lui le lycéen de seconde, des jalousies à la Ménélas. Tout cela baigne dans l'opéra-bouffe. Hélas ! À mi-parcours, on a tant multiplié les clins d'œil au lecteur, et tant épaissi les ficelles, que l'histoire s'épaissit : on tourne en rond avec la maquerelle et les Jules. Heureusement que la fin bien amenée réussit le point final. Cela valait-il un grand prix ? De l'humour, peut-être, et encore !

J'ai parcouru deux cents pages des *Choses vues* de Victor Hugo. Ce sont vraiment des notes de parcours. On y perçoit tout de même le souci de l'écrivain de prendre des positions opportunes pour le jugement de la postérité et, en tombant dans le réformisme de gauche, de ne point cautionner n'importe quelle révolution. Habileté ou pas, il a au moins l'intelligence de ne pas se tromper : il prépare le retour de l'Alsace-Lorraine, et cimente par avance le mur des fédérés ; mais il évite de se fâcher avec Thiers et cotise pour la libération du territoire. Deux idées fixes dans ces *Choses vues* : la scrupuleuse tenue des comptes, y compris les aumônes distribuées quotidiennement, et le non moins scrupuleux catalogue des bonnes fortunes et hommages rendus, en code, à ces dames !

Vers minuit, hier soir, pour enterrer l'année, la famille jouait au furet, et la grand-mère déchaînée de lancer à tue-tête : « Il court, il court, le furet, le furet du bois, mesdames, etc... » Drôle et attendrissant spectacle que celui de ce jeu vieillot pliant en deux les participants.

J'écris à F. et lui dédie mon poème *Nativité*.

8 janvier

Replongé dans la fournaise, sans fatigue et sans plaisir, avec la sensation d'un janvier terne que ne pimentent ni le froid ni la fête. De minces satisfactions dont un mot court de M. de St-Pierre, ou l'arrivée de la plaquette d'Yves-Michel, *Tel qu'en moi-même*. De minces déceptions, dont celle de n'avoir fait qu'un passage fugitif (quelques secondes !) sur le petit écran. Nita Corelli fulmine : « Pardon, mon cher Henri, de t'avoir entraîné dans le piège odieux « du coup d'assomoir » Bouvard ! Tu as vu ce climat de confiance ! J'ai quitté Paris, ulcérée !... » Sa carte me parvient du château de Rondon, près d'Orléans, qui reçoit les auteurs et compositeurs.

J'apprends la mort d'un collègue, Touilliez, apparemment en bonne santé et dynamique pour ses cinquante ans environ.

« Madame la mort,

« Je note, preuves à l'appui, votre goujaterie. On vous attend, on vous redoute, vous faites les frais de maintes conversations ; il arrive qu'on vous échappe. Vous manquez ainsi tous vos rendez-vous, sauf un. Mais là, vous n'accordez ni le sursis, ni le droit de réponse. En outre, vous le dirai-je, tout cela manque d'organisation : vous travaillez à tort et à travers. Le même jour, vous rappelez ce pauvre T., encore si vert, et vous fermez les yeux sur les noces d'un professeur de musique de quatre-vingt-onze ans, ce charmant Albert Laurent, avec une effrontée de trente ans. Deux poids et deux mesures, quoi ! Fi donc, je ne vous aime pas, et je crains bien que vous me le rendiez... »

Blessure désagréable parce que quelqu'un prétend n'avoir pas aimé ma prose. J'ai tort : l'entraînement à la modestie fait mal, et apprend à vivre.

Isabelle, comme souvent quand elle passe d'une vie dans une autre en rentrant de vacances, a le bourdon. Elle s'enferme avec ses douleurs, et ne se retrouve plus : pis, elle souffre de fantômes, qu'elle-même convie à la résurrection. On la croyait libérée par la mort de sa mère, et ce fut vrai durant six mois. Or, voici qu'elle baigne et se noie dans des hantises ; voici qu'elle s'identifie à

la morte, jusqu'à se retrouver chez le propre psychiatre de sa mère, jusqu'à réprimer toute velléité d'acte sexuel alors qu'elle en crève d'envie. On hésite : faut-il la comprendre et l'amadouer, faut-il la brusquer et vider l'abcès ?

Un ami m'écrit : « Sais-tu que tu me manques ; te savoir loin m'énerve... »

Assistons-nous à un retour de la nouvelle ? Un publiciste annonce que Sagan, pour la première fois, s'y adonne, et je viens d'achever, dans le même genre, un livre d'Antoine Blondin, *Quat'saisons*. Je n'avais jamais lu un Blondin ; tout juste connaissais-je l'adaptation cinématographique du *Singe en hiver*, et avais-je distraitement parcouru quelques articles sportifs...

Il doit y avoir un esprit Blondin, et je l'aime bien. Un esprit qui adore jouer avec les mots, pour le pire : « Georges de Nissen était un diplomate danois et confortable », et le meilleur : « ... La bedaine altièrre de la cathédrale Saint-Paul dans sa ceinture de ruines était toujours là pour attester la pérennité des institutions sous la vanité des catastrophes ». Donc, de prime abord, ce style m'a frappé. En même temps, par des incursions dans l'insolite, le fantastique, l'extra-terrestre, Blondin étonne, car il dégage de ces milieux des êtres simples, voire dérisoires, que la poésie transfigure sans rien leur ôter d'humain. Aller de l'hiver, à rebrousse-poil, vers le printemps : voilà un mode de classement qui déjà séduit. Si harmonie il y a dans *Quat'saisons*, elle naît de ce rebrousse-poil du livre, et des actes qu'il accumule. Au reste, réagir à l'insolite, c'est se persuader qu'il y a plusieurs manières de voir les choses : « Tant il est vrai que si chacun voit midi à sa porte, chacun entend minuit à la sienne ». Ainsi, il y a prisonnier et prisonnier, Mozart et Mozart, vedette et vedette, cosmonaute et cosmonaute : lieux communs, et cependant originaux. Blondin, malgré ses clins d'œil, ses mots faciles, est profond. Jamais, cependant, il ne se noie : tel est son parti d'optimisme.